

Voyage et Errance

Florian Forestier. Bibliothèque nationale de France

Institut für Transzendentalphilosophie und Phänomenologie. Bergische Universität Wuppertal

Des¹ figures de voyageurs, l'histoire et la littérature en sont remplies. Il serait herculéen de chercher à en établir une compilation, un historique, tracer une évolution, déceler une logique, révéler des figures récurrentes et les variations sous la récurrence. Au plus loin qu'on remonte, la forme du voyage s'entremêle aux formes du récit : l'épopée, plus tard la geste. Des formes qui se codifient et se structurent, mais dont on peut seulement remarquer que la modalité du voyage correspond bien à la forme orale primitive, improvisée et variée.

Bien sûr, cette apparence de liberté cache un code. Ulysse, poursuivi par la haine de Poséidon, se débat sur une mer que cette colère rend indéfinie. Mais les péripéties s'enchaînent à un rythme initiatique: les Lotophages, les Cyclopes (l'homme dans la Nature), Circé (passage du stade animal au stade humain), le royaume des morts, les Sirènes (l'amour dans la mort), Charybde et Scylla (le destin), les troupeaux du Dieu Soleil (sens de la propriété), Calypso (renoncer au désir de vivre dans la jeunesse éternelle, divine), Nausicaa (l'entrée dans le monde humain), et puis le retour à Ithaque. On a pu dire que l'Odyssée inventait la conscience humaine ; en tout cas, elle relate une formation, un processus d'assomption de la royauté, de son rôle politique, humain².

Le voyage dans le cosmos grec ceint par le Fleuve Océan est déterminé par cette finitude. Borné, le monde médiéval l'est encore, mais la surface du globe au moins est offerte. A quels voyageurs cependant ? Les croisés partent à la reconquête de la Terre Sainte, en profitent pour piller Constantinople au passage. Marco Polo part vers Cathay pour y faire du négoce ; son *Livre des merveilles* sera un des premiers

¹ Ce texte a été le support d'une conférence faite lors du colloque international « Usages de Nicolas Bouvier », tenu les 10 et 11 octobre 2013 à la Bibliothèque nationale de France et au Musée du Quai Branly. Je remercie Cristina Ion, coorganisatrice du colloque, de m'avoir autorisé à le publier.

² O. Chavarroche, « Un médicament pour la mélancolie », http://kinjiki.free.fr/blogger/archives/2002_03_24_archives.html

succès d'édition en langue vulgaire, mais il s'agit d'un reportage ; les contes, Polo les réservait à l'Empereur Kubilaï, à son public Européen c'est la chronique d'un règne qu'il propose, et de ces innovations (introduction du papier monnaie, méthodes de renforcement de la puissance étatique). C'est encore l'argument de nouvelles routes commerciales que brandit Colomb pour emporter l'adhésion des souverains d'Espagne.

Certes, on rêve de royaumes perdus, on évoque le Prêtre Jean, on cherche les portes dissimulées de l'Eden et les vestiges de l'Arche de Noé. Mais les voyageurs n'en sont pas moins des explorateurs professionnels : cartographes, négociants, défenseurs de puissances affirmant leur souveraineté sur les mers et les routes. Avec la systématisation des voyages, le récit aussi se systématisait : on fait consigner les expéditions par des lettrés : ainsi, Bernal Diaz del Castillo qui relate l'invasion du Mexique par Cortez dans *L'Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle Espagne*, véritable reportage.

Ainsi, peu à peu, la Compagnie des Indes dissémine ses comptoirs, le voyage reconnaît son dû au commerce. On pourrait presque dire, à l'instar de Tolkien, que :

«Ceux qui naviguaient au loin découvrirent seulement les nouvelles terres, qu'ils trouvèrent identiques aux anciennes et sujettes à la mort. Et ceux qui allèrent encore plus loin ne firent que le tour de la Terre et retrouvèrent leur point de départ en disant avec lassitude : Maintenant tous les chemins se rejoignent.³»

Il faudra paradoxalement que les intérêts politiques et commerciaux de l'exploration s'atténuent, remplacés par ceux de la colonisation, pour que l'idée d'un au-delà ressurgisse. Dans un monde à présent clos, l'au-delà mystique s'est matérialisé. Cités perdues, mondes perdus, mines immémoriales du Roi Salomon, sagesse enfouies ? On recherche un ailleurs dans l'histoire ou la préhistoire, la conquête des derniers bastions inexplorés ravive les mythes. Caillé est obsédé par Tombouctou ; on rêve aux trésors de pirates, aux galions engloutis de la *Plata flotta*, la flottille disparue qui convoyait l'or Aztèque vers l'Espagne. Les romantiques, eux, frissonnent ou s'extasient au creux des Alpes suisses. Le Pont du diable, le Gothard, le Göschenen, le Rigi et le Faulhorn, ouvrent des fenêtres sur l'ailleurs quand, partout sinon, c'est l'histoire même qui devient légende.

³ J. L. R. Tolkien, *Le Silmarillion*.

Mais les derniers bastions s'ouvrent à coup de canonniers, comme le Japon enfoncé par les navires du Commodore Perry. De nouveaux terrains s'ouvrent cependant aux récits de voyages. La conquête de l'Ouest structure un imaginaire où l'espace l'emporte sur l'histoire, où les grandes ruées forment de nouvelles mythologies. Pour Norman Spinrad, l'Amérique a depuis sa naissance été « une sorte de spéculation science-fictionnelle concrétisée ». Chez Jack London, chez Curwood, c'est l'espace même qui devient le terrain de l'écriture. De nouvelles bornes et symboles : franchir Chilcot Pass en file indienne, gagner Yukon, rallier sempiternellement Yukon depuis son campement en échappant aux hordes de loups :

«Le paysage morne, infiniment désolé, qui s'étendait jusqu'à l'horizon était au-delà de la tristesse humaine. Là, l'éternité, dans son immense et insaisissable sagesse, se moquait de la vie et de ses vains efforts. Là s'étendait le Wild, le Wild sauvage, gelé jusqu'aux entrailles, des terres du Grand Nord.⁴ »

On pourrait dire qu'avec ces ruées et conquêtes, un autre imaginaire littéraire s'impose avec ses nouveaux codes. Le grand roman français, balzacien, avait à voir avec l'histoire. On a pu dire que le roman européen est un roman de l'histoire continuée dans le roman. Cet autre roman qui se nourrit des grands espaces propose, lui, d'autres formes de narration. Les œuvres qui donnent à la littérature américaine son épine dorsale sont autant de préalables à l'invention d'un monde fantasmé en même temps que colonisé. Elles sont sauvages et minutieuses autant que parodiques. Dans les Histoires extraordinaires d'Edgar Poe, dans *Moby Dick*, de Melville le regard est modelé par la science positive, hanté par un fantasme d'encyclopédisme, habité du pressentiment de l'irréel, de la folie, de l'abîme. Ces ingrédients, exacerbés plus tard dans l'œuvre d'un Lovecraft, modèlent l'imaginaire américain.

Le voyage prend une autre densité, car ce n'est plus vraiment découvrir : c'est marcher, affronter, survivre. Le trajet devient le sens. Une pensée de l'effort physique, des catégories fondamentales du mouvement et de la marche, développée par le transcendantalisme américain de Thoreau et d'Emerson, a pu conquérir à

⁴J. London, *Croc Blanc*.

révéler cette nouvelle réalité du voyage, qui se perpétue dans la tradition américaine avec ce qu'on appelle, depuis *Désert Solitaire* d'E. Abbey, le *Nature Writing*. Dans la marche :

«(...) il y a quelque chose de la mer, de la digue, du sel et de l'embrun ; cela vous glisse dans le dos, et vous soufflez. On n'arrête pas de croire qu'on est arrivé. Et puis ça continue, c'est toujours la même chose, on s'ennuierait s'il n'y avait pas la respiration à surveiller. On y met les mains, on fait les derniers mètres comme une taupe. Pourtant, en haut il n'y a rien, juste un rebond, une lèvre de pierre et de boue, sans même un signe, un appel d'air, encore du gris.⁵ »

Se développe aussi une littérature de la quête et du surmontement, qui répond aux grandes explorations du XX^e siècle. Le but n'est pas mystérieux ; parfois, il a déjà été atteint par d'autres voies, parfois il ne représente pas d'autre intérêt que la performance. Les pôles (Admunsen), les grandes faces nord des alpes (les Grandes Jorasses, le Cervin et l'Eiger qui cède le dernier), la conquête de l'Himalaya. Après l'échec du poète alpiniste Malory, c'est une véritable armée qui soutient Edmund Hillary dans l'ascension de l'Everest. Se développe un véritable mouvement de quête de performance avec nouveaux défis de l'alpinisme, les courses solitaires sans oxygène de Messner, les hivernales, les défis de vitesse (Ueli Steck gravit la face Nord de l'Eiger en 2h47 quand il avait fallu 4 jours à la première équipe).

Le récit d'exploration, de découverte proprement dit, lui, migre ailleurs : vers la connaissance, vers le temps, vers l'espace. Le voyageur temporel de Wells s'égare dans les immensités de l'avenir, et se désole face au grand soleil pâle et mourant qui consume lentement une terre désertée.

«Enfin, à plus de trente millions d'années d'ici, l'immense dôme rouge du soleil avait fini par occuper presque la dixième partie des cieux sombres. Là, je m'arrêtai une fois encore, car la multitude des grands crabes avait disparu, et la grève rougeâtre, à part ses hépatiques et ses lichens d'un vert livide, paraissait dénuée de vie.⁶ »

D'autres s'en vont vers l'espace aussi glacé, hostile... D'autres encore, de plus en plus nombreux, exploreront leur propre profondeur à l'aide de drogues et d'expérimentations. Autant, d'ailleurs, de voyages liés : Michaux explore l'espace

⁵ F. Forestier, *Carnets de voyage*,
http://hre.fr/_fichier/enligne/en-ligne-ff-carnets.php

⁶ H. G. Wells, *La machine à explorer le temps*.

andin et amazonien dans *Escuador* comme il explore aussi la Mescaline, et tout aussi bien, d'ailleurs, les mots. Le nouvel Ulysse de Joyce vogue en effet pour sa part sur la langue. Plus tard, le *Festin Nu* de Burroughs ouvre les portes de sa perception vers une forme de science-fiction. Un ultime, enfin, qui peut-être aussi le mal. Déjà Melville, déjà Conrad, et bien sûr Céline, ont fait du voyage un outil d'enquête métaphysique.

« On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels. On s'en va loin des alibis ou des malédictions natales, et dans chaque ballot crasseux coltiné dans des salles d'attente archibondées, sur de petits quais de gare atterrants de chaleur et de misère, ce qu'on voit passer, c'est son propre cercueil. Sans ce détachement, comment espère faire voir ce qu'on a vu? Devenir reflet, écho, courant d'air invité muet au petit bout de la table avant de piper mot.⁷ »

L'errance, donc, pour qui trouve le défi puéril ? Mais l'errance désolée, désertique, n'est plus le seul horizon. Certes, le thème de la marche absurde et sans fin ne cesse pas : le labyrinthe droit de Borgès, ce « labyrinthe grec qui est une ligne unique, droite...⁸ » Mais l'errance n'est plus le temps d'un entre-deux où l'expiation d'une faute. Les quarante années de Moïse au désert seront comptées par le menu sans que prime l'entrée finale en terre promise. Dans le livre des fuites, Hogan marche « sur son ombre, dans les rues de la ville où régnait la lumière du soleil dur⁹ ». Plus tard, dans désert, ce sera « (...) comme s'il n'y avait pas de noms, ici, comme s'il n'y avait pas de paroles. Le désert lavait tout dans son vent, effaçait tout. Les hommes avaient la liberté de l'espace dans leur regard.¹⁰ »

Ainsi, l'errance s'est en quelque sorte rhabillée. Le vieil ailleurs ressurgit, baroque, une fois que les trous de la carte du monde ont disparu. C'est un autre ailleurs : celui de la rencontre plus que de la découverte. Celui du retour éternel et de la différence dans le retour. Une exploration de la variation, de la bizarrerie du même, qui n'est jamais tout à fait le même. En philosophie, on pourrait renvoyer ce thème de l'errance singularisante à l'oeuvre de certains auteurs : Deleuze et la

⁷ N. Bouvier, *Le poisson-scorpion*.

⁸ J. L. Borgès, « La mort et la boussole »

⁹ J. M. G. Le Clezio, *Le livre des fuites*.

¹⁰ J. M. G. Le Clezio, *Désert*.

déterritorialisation, Jean-Luc Nancy, son ontologie du singulier-pluriel, livre dont un chapitre s'intitule: « Les gens sont bizarres ». Mais on citera surtout des écrivains. Ainsi, Cingria : « Je n'aime pas ce qui est charmant. J'aime ce qui est carré, bruissant, énorme, chevalin, humain, divin...¹¹ »

Ce que révèle l'errance est une surprise. La technique moderne a beau accomplir son rapetissement, sa négation de l'espace (Heidegger), biffer les mentions de *terra incognita* et quadriller le corps de la terre de son réseau, l'espace est encore là : obstinée existence du monde que la pensée croit dominer. Obstiné écart, obstiné effort de l'existence.... C'est pourquoi les nouveaux avatars de l'écriture du voyage et de l'errance ont leur place, capitale même, au sein des débats littéraires contemporains. Cette écriture constitue une tentative passionnant de parler dans sa langue comme un étranger (selon la formule de Deleuze).

Une tentative à mon sens plus fine que ces grandes expérimentations que sont le Nouveau Roman français, qui restreint le domaine de la narration, ou le grand roman post-moderne, qui met au carré le pouvoir d'illusion du langage. Une écriture comme celle de Nicolas Bouvier accomplit tout autant sa propre déconstruction : une langue qui se rend étrangère à elle-même par un imperceptible glissement. Ils sont notables, chez Bouvier, ces effets de distance et de chocs qui marquent l'irruption de la splendeur ou bien de la violence. Les mentions de la mort, en particulier, à la fois choquante et allusive ; un sentiment de tragique, une solitude qui s'instille au sein d'une écriture classique, qui reprend aux contes leurs terrifiants effets de fatalité indifférente : la vie n'a pas de poids, mais pourtant, le tragique frappe. Cette forme singulière d'assomption de l'absurdité craquelant une forme de classicisme, rappelle aussi certains effets d'étrangeté obtenus au sein de la science-fiction, par exemple, chez Vonnegut.

Mais le monde est aussi une bibliothèque. Dans *Le Poisson-scorpion*, le minutieux martèlement de l'écriture autant que les divers effets d'inventaires et d'accumulations, brouillent les cartes. Cette rythmique du délire signifie la persévérance du divers, la résistance à l'informe par le tranchant du mot : « le secret le mieux gardé du Mal c'est qu'il est informe : le modeler c'est tomber dans le premier piège qu'il nous tend.¹² » L'esprit est envahi, mais ne se remet pas à ce

¹¹ Charles-Albert Cingria, *Œuvres complètes*.

¹² N. Bouvier, *Le poisson-scorpion*.

quelque chose de lourd, de poisseux, d'indistinct et désespéré, à « cette fange grise, le pays touffu au ras de l'eau ; là-bas¹³ ».

Une telle écriture de l'errance est réaliste ; elle ne l'est pas nécessairement sous les formes du réalisme grisâtre et blasé de Houellebecq. Le réel n'est pas un. Percevoir la « polyphonie du monde », écrit Bouvier¹⁴ ; ou Cingria : « Entre le néant et le surnaturel, ce qu'il y a de stupéfiant est le réel¹⁵ » Le réalisme vient de la multiplication des perspectives et des rencontres. Parfois, l'expérience se vide et se tend ; le dénuement gagne le style. Parfois celui-ci se fait trivial. Mais pas toujours ; le réel se rencontre de façons multiples et variées. L'écriture s'attache à sa couleur.

De même, ces écritures sont soucieuses de présence ; une présence qui happe par ravissement soudain, par éclaircies, qui est elle-même une rencontre plutôt qu'une ambition ontologique. L'attention n'est pas extase : elle frémit à l'écoute du divers, en ménage l'étrangeté sans l'imposer.

¹³ L. F. Cécile, *Voyage au bout de la nuit*.

¹⁴ N. Bouvier, *Routes et déroutes*.

¹⁵ A. Cingria, *La fourmi rouge et autres textes*.